Document generated on 08/03/2025 7:29 p.m.

Topiques, études satoriennes
Topoï Studies, Journal of the SATOR

L'amitié : un mot faible, un contenu débordant. Enquête dans la République des Lettres (17e-18e siècles)

Françoise Waquet

Volume 1, 2015

Topiques de l'amitié dans les littératures françaises d'Ancien Régime

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1090079ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1090079ar

See table of contents

Publisher(s)

SATOR, Société d'Analyse de la Topique Romanesque d'Ancien Régime

ISSN

2369-4831 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Waquet, F. (2015). L'amitié : un mot faible, un contenu débordant. Enquête dans la République des Lettres (17e-18e siècles). *Topiques, études satoriennes / Topoï Studies, Journal of the SATOR*, *1*, 1–18. https://doi.org/10.7202/1090079ar

© Françoise Waquet, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'amitié : un mot faible, un contenu débordant.
Enquête dans la République des Lettres (17e-18e siècles)

> Il y a des mots qui passent de bouche en bouche au fil des siècles sans que leur contenu conceptuel ne prenne jamais dans notre esprit des contours clairs et nets. Dans ces mots se cachent les expériences de bien des générations, une vie inépuisable, des histoires innombrables, et ce qui étonne est que les mots qui sont les réceptacles de cette complexité conservent leur ancienne efficacité, continuent à exister et à se remplir de nouveau contenu. Notre vie est imprégnée de tels mots avec lesquels nous pensons, les acceptant comme des éléments unitaires en dépit de la complexité indéfinie qui y transparaît.

C'est ainsi que Siegfried Kracauer introduisait en 1917 la première partie d'un « traité » sur l'amitié – amitié qui fait partie de ces « mots faibles, fragiles, pauvres pour un contenu débordant[1] ».

Cette citation se vérifie pleinement pour le passé. Une étude menée à partir du *Dictionnaire universel* (1690) de Furetière a contrasté, au fil des quelques 565 occurrences qui ont été relevées, « une large gamme d'emploi des termes *ami* et *amitié* » et des définitions très générales, voire une « introuvable spécificité[2] ». Si de la lexicographie on passe aux usages de la République des Lettres, on note une grande fréquence de l'utilisation de ces mots – en latin ou dans les langues vernaculaires – sans que pour autant ils aient toujours « des contours clairs et nets ».

Il n'est que de donner un coup d'œil aux *albums amicorum*, ces petits livrets dans lesquels des étudiants faisant la *peregrinatio academica* aussi bien que des savants recueillaient les signatures et les inscriptions de personnes qu'ils rencontraient[3]. Ces albums servaient entre autres à fixer le souvenir de liens d'amitié ; ils étaient, pour citer Mélanchton, « des témoignages certains sur des personnes avec lesquelles [les possesseurs de ces albums] ont vécu dans la familiarité et avec lesquelles ils ont été liés par une amitié vraie ». De présentation variée, ils s'ouvraient parfois sur un préambule invitant les « amis » à y placer leur nom. Les inscriptions, la plupart en en latin

[1] Siegfried Kracauer, « Über die Freundschaft », 1917-1918, p. 182.
[2] Nicolas Schapira, « Les intermittences de l'amitié dans le *Dictionnaire universel* de Furetière », 2003, p. 217-224.
[3] Voir de façon générale, pour des éléments historiques et descriptifs, l'introduction de Hans Bots à sa publication de *L'Album amicorum de Cornelis de Glarges, 1599-1683*, 1975, p. v-xxiii.

jusque dans les années centrales du 17e siècle, sont généralement brèves et consistent le plus souvent en une maxime, une sentence, quelques vers ; elles peuvent s'assortir d'armoiries, d'un dessin, voire d'un portrait du signataire[4].

Prenons l'album du diplomate érudit Cornelis de Glarges (1599-1683) que son possesseur n'a pas tenu seulement pendant ses études à Leyde et voyages en Angleterre et en France mais pendant toute sa vie. Les mots *ami* et *amitié* reviennent à profusion. Le dédicataire est dit « ami », « mon ami », « mon intime ami », « ami singulier » , « intime et obligeant ami » ; l'inscription a été apposée en « témoignage », « signe », « symbole », « gage », « souvenir » d'amitié et, le latin aidant, en « tessère d'amitié » ; l'amitié, quand elle est qualifiée, est dite « durable », « pérenne », « perpétuelle », « impérissable », « inviolable », « mutuelle », « sincère », « vraie », autant de qualificatifs qui ont comme leur synthèse dans le « J'ayme parfaitement », écrit par un certain Duport dont c'était peut-être la devise. Les citations empruntent au répertoire classique, au premier chef aux écrits de Cicéron mais aussi d'Horace et d'Ovide ; un médecin s'appuie sur Celse pour dire la supériorité du médecin quand il est également un ami. Ce n'est que rarement que les signataires s'expriment de façon personnelle et circonstanciée : l'un fait état d'une amitié commencée depuis l'enfance, un autre d'une amitié nouée à l'université ; Christian Huygens manifeste son souhait de poursuivre l'amitié que son père entretenait avec Glarges ; le pasteur de l'église réformée de Calais fait état de l'amitié que Glarges « a voulu contracter avec moi ». Dans cet *album amicorum* comme dans d'autres, l'amitié s'exprime donc le plus souvent de façon aussi vague que stéréotypée[5]. Encore on peut se demander si les mots *ami* et *amitié* n'auraient pas parfois un sens des plus faibles. L'inscription apposée par Descartes le 10 novembre 1644 « en symbole d'amitié et de considération » le suggérerait. Le philosophe était alors à Calais en attendant de s'embarquer pour Egmond et, comme tout voyageur à destination des Provinces-Unis, il rencontra le Résident des États dans cette ville qui n'était autre que Glarges. Alors que rien n'atteste de précédent ni de suite à ce 10 novembre 1644, on peut penser que ce « symbole d'amitié » est une formule aimable, au mieux un simple témoignage de sympathie.

[4] Ainsi, trouve-t-on dans l'album d'Ernst Brink (1582-1644), en face des quelques lignes écrites par Clusius en 1606, le portrait de ce professeur de botanique de l'université de Leyde (http://www.theeuropeanlibrary.org/exhibition-travel-history/detail.html?id=162116; dernière consultation : 1er juin 2012).

[5] Comme il ressort de l'album du théologien Gosuinus Geldorpius (1592-1593) et de l'annotation qui renvoie à d'autres *alba* (Bouke Slofstra, « About Gosuinus Geldorpius, his *Album Amicorum* and his Correspondence », 1995, p. 30-86).

Une même conclusion d'un usage nombreux mais vague autorisant toutes les interprétations se note aussi dans les correspondances. *Ami* revient en abondance dans les lettres du médecin et numismate Charles Patin qui, dans la seconde moitié du 17e siècle, eut un réseau épistolaire de dimension européenne. Pour autant, cette profusion ne nous dit rien de ce que ce savant entendait quand il écrivait ce mot. Les quelques précisions qui l'accompagnent – « mon grand ami », « un de mes meilleurs amis » ou, en latin, *amicissimus*, *mihi imprimis amicus* – montrent tout au plus une gradation dans les amitiés qu'il a entretenues. De rares éléments circonstanciels laissent voir des amitiés héritées de son père, le fameux Guy Patin, d'autres qui, en dépit de l'éloignement, sont toujours restées vives, d'autres, enfin, qui se sont un jour brisées. La brouille qui survint avec Ezéchiel Spanheim pour une question d'argent donne lieu à l'une des notations les plus amples.

> « Mr Spanheim avoit amitié pour moy de longuemain et je l'avois cultivée comme je devois ; il me pria, estant à Heidelberg, de payer pour luy vint escus, je le fis ; je le priay au bout de quelque année de s'en souvenir, *inde mali labes* ; il ne m'escrit plus […] J'ay eu cent fois regret à cette petite brouillerie et aurois plus volontiers perdu mil escus que son amitié. Il s'y est pourtant falu se résoudre ; peut estre s'est-il fait autant de mal qu'à moy[6] ».

Même quand des lettres sont plus éloquentes dans l'expression de l'amitié, on ne sait toujours quelle fut la nature précise du lien d'amitié entre les personnes. April Shelford dans le travail qu'elle a consacré à Pierre-Daniel Huet[7] a insisté sur la prudence que l'historien doit avoir dans l'interprétation de témoignages d'effusion dans un monde savant alors masculin ; seule, une lecture très personnelle de l'autobiographie a amené à mettre l'érudit français dans le *Who's Who in Gay and Lesbian History* et à le présenter comme annonçant le type moderne de l'intellectuel français homosexuel[8]. Dans le même temps, April Shelford a montré toute la difficulté que présente l'interprétation de formules qui dans les lettres de Huet sont à la fois opaques et transparentes, spontanées et conventionnelles. S'ajoutent encore ici, sous la plume d'un érudit qui écrivait en latin, les emprunts – automatiques – au dépôt classique. À ce point, on voudra bien penser que les savants qui, pour certains travaillèrent dans la familiarité de textes classiques, voire les éditèrent – Huet dirigea la collection des classiques *ad usum Delphini* –, avaient,

[6] Françoise Waquet, « Charles Patin et la République des Lettres. Étude d'un réseau intellectuel dans l'Europe du XVIIe siècle », 1985, p. 132-133).
[7] April G. Shelford, *Transforming the Republic of Letters. Pierre-Daniel Huet and the European Intellectual Life (1650-1720)*, 2007, p. 39-44.
[8] Philippe-Joseph Salazar, « Huet, Pierre-Daniel », 2002, p. 259-261.

d'abord été des petits enfants qui avaient longuement planché sur Cicéron et Sénèque, sur le *De amicitia* et le *De beneficiis*, dans un enseignement à la composante morale marquée : les devoirs de l'amitié étaient des lieux obligés[9]. Bien des formules que l'on rencontre dans la correspondance d'un Pierre-Daniel Huet comme dans celles d'autres savants sont donc assez conventionnelles, ce qui n'exclut pas la vérité et la profondeur du sentiment. Si ces documents attestent la réalité de liens et révèlent des manifestations affectives, ils ne nous disent guère sur le « contenu conceptuel » du mot *amitié* pour ceux qui l'écrivaient. Manquent ici ces éléments de contexte qui sont la substance de traités que philosophes et moralistes ont écrits tout au long des 16e-18e siècles. Des travaux nombreux ont analysé ces discours qui, rendus encore plus complexes par l'emploi d'une langue topique, déclinent sur le fondement de grands textes classiques les variations multiples d'un sentiment et donnent à voir d'infinies oscillations entre les polarités de l'utilité et du désintéressement, de l'égalité et de l'inégalité. Il ressort aussi de ces textes des modèles prestigieux qui offrent des représentations idéalisées d'une convivance, d'un style de vie, voire d'une esthétique sociale[10].

On s'en tiendra donc à un propos plus modeste qui consistera à relever les marques et les pratiques de l'amitié dans la République des Lettres, à saisir le rôle qui fut le sien dans la production des savoirs.

L'amitié se donne à voir, on ne saurait mieux, dans les biographies et les correspondances auxquelles on s'est d'ailleurs le plus souvent arrêté. Je serai donc brève sur ce point, me concentrant sur ce qui n'a été que peu ou pas noté. À commencer par l'écriture biographique elle-même. Les règles du genre, telles qu'elles furent systématisées en 1710 par ce théoricien de l'*historia literaria* que fut Michael Lilienthal, stipulaient que le biographe devait noter les amitiés nouées au cours des études et en indiquer la durée ; à cet endroit, il était précisé : « l'amitié scolaire et universitaire (*scholastica et academica*), celle qui s'établit dans l'étude, est la plus honnête et la plus agréable de toutes ». Il était également recommandé de mentionner « les pactes d'amitié éternelle qui avaient été conclus » lors de voyages[11]. Ce que visait ici Lilienthal était une

[9] Françoise Waquet, *Le Latin ou l'empire d'un signe, XVIe-XXe siècle*, 1998, p. 51-54.
[10] Voir, par exemple, le n° 205 (octobre-décembre 1999) que la revue *XVIIe Siècle* a consacré à l'amitié, ou le texte de Jean-Charles Darmon, « Éléments pour une philosophie de l'amitié : questions ouvertes », 2010, p. 255-271.
[11] Michael Lilienthal, *De historia literaria certae cujusdam gentis scribenda consultatio*, 1710, p. 120-121.

amitié sincère et durable fort différente de son simulacre ou d'un usage mauvais qu'il dénonça très explicitement dans son *De Machiavellismo literario* (1713). Dans cet ouvrage, où il décrivait et condamnait toutes les stratégies mises en œuvre pour prévaloir dans le monde intellectuel, il stigmatisait l'étalage que certains faisaient, dans leur écrits ou leurs propos, de leur amitié avec des personnes illustres, des personnes qu'ils n'avaient parfois vues qu'une seule fois[12].

Les correspondances montrent l'amitié à l'œuvre, ne serait-ce que dans l'échange de nouvelles et de services, et elles rendent concrètement compte de la définition qui en fut donnée à l'époque classique et reprise au temps de l'Humanisme de « conversation entre des absents », « conversation entre des amis absents ». Ce que je mettrai en relief ici est le rôle joué par l'amitié dans la genèse et la dynamique d'un réseau épistolaire.

Je reprends l'exemple de Charles Patin dont la correspondance doit beaucoup à l'amitié. Certaines de ses amitiés sont « héritées » : son père l'introduisit auprès de ses propres amis, que ce soit par lettres ou directement dans les cercles érudits de la capitale. Là, le jeune homme se fit connaître de savants qui, à leur tour, le recommandèrent auprès de leurs amis. De premières lettres qu'il écrivit à de grands personnages du monde du savoir relèvent du genre de la lettre dite « de conciliation » qu'un traité, comme le *Secrétaire* de La Serre (1655), définissait ainsi : celle que l'on rédige « pour s'insinuer dans l'amitié de quelqu'un[13] ». L'envoi de ses premières publications lui procura un capital d'amitiés. Contraint à l'exil en 1667, Patin voyagea en Europe, s'établissant temporairement à Strasbourg puis à Bâle avant de se fixer à Padoue : par ses multiples voyages et longs séjours dans le monde germanique, il s'acquit de nouvelles relations suivant un même mécanisme où jouèrent des amitiés héritées de son père et les introductions procurées par des amis. Il en alla de même quand il voyagea en Italie puis s'installa à Padoue. Ce réseau d'ampleur européenne ignorait les divisions religieuses. L'un de ses plus grands amis fut le protestant Jacob Spon. Fils d'un médecin de Lyon, Charles Spon, grand ami et correspondant de Guy Patin, il devint à Strasbourg « l'élève en numismatique » de Charles Patin. Une amitié profonde unit les deux hommes : elle résista aux demandes multiples de services que le maître

[12] *Ibid., De Machiavellismo literario, sive de perversis quorundam in republica literaria inclarescendi artibus dissertatio historico-moralis*, 1713, p. 45.
[13] Bernard Bray, « La louange, exigence de civilité et pratique épistolaire », 1990, p. 136.

exigea de l'ancien disciple, et elle ne s'interrompit qu'avec la mort prématurée de Spon. Les deux hommes qui furent toujours en étroit contact épistolaire se virent encore en 1676 à Padoue au retour du voyage que Spon fit en Grèce, puis en 1679 à Turin quand Patin alla chercher ses deux filles que Spon avait amenées depuis Paris. Sur ce point, un mot d'éclaircissement permettra de voir que le lien choisi de l'amitié entre deux hommes dont les pères avaient été de grands amis prit à l'occasion une coloration quasiment familiale. Patin, lorsqu'il s'était exilé en 1667, avait laissé en France ses deux fillettes qui étaient devenues pensionnaires au monastère de Port-Royal. Quand celui-ci fut contraint en 1679 de renvoyer les pensionnaires, Patin, qui était sous le coup d'une condamnation aux galères et ne pouvait donc rentrer en France, demanda à son ami d'aller à Paris chercher ses deux enfants et de les amener jusqu'en terre italienne. Si le réseau épistolaire de Patin dut beaucoup à l'amitié, à des amitiés parfois très intéressées comme celle qui suscita une intensification des échanges épistolaires avec Lambeck, le bibliothécaire impérial, lorsque Patin chercha un poste à Vienne, des brouilles expliquent aussi sa configuration dans le temps : la relation avec Spanheim se brisa, on l'a vu, sur une question d'argent ; par ailleurs, à côté d'amitiés durables, il en est d'autres qui s'effilochèrent et s'interrompirent d'elles-mêmes sans autre raison que la « mauvaise fortune », comme ce fut le cas avec Conring[14].

Au rang des lettres écrites dans la République des Lettres, il est un genre particulier qui n'a pas suscité beaucoup d'attention : la lettre de recommandation. Pourtant, les savants en écrivirent beaucoup à l'intention d'étudiants ou de jeunes savants désireux de rencontrer quelque notabilité, d'accéder à un dépôt de manuscrits ou encore d'obtenir un poste. Bien de ces lettres qui établissent une relation triangulaire entre celui qui recommande, celui qui est recommandé et celui à qui on recommande postulent, invoquent ou promettent l'amitié : l'amitié qui unit l'auteur et le destinataire auquel le service est demandé, l'amitié qui peut unir l'auteur et la personne recommandée ou celui qui demande la recommandation pour elle, l'amitié, enfin, qui peut s'établir entre le destinataire et la personne recommandée. C'est ce qui ressort des lettres de recommandation écrites pendant la première moitié du 17^{e} siècle par cette autorité de la République des Lettres que fut Gerardus Johannes Vossius, professeur à Leyde, puis à Amsterdam (1577-1649). Ces recommandations révèlent les incidences multiples de l'amitié : le

[14] Voir article cité n° 6.

service est demandé au nom de l'amitié, de notre vieille amitié, une amitié qui a parfois déjà lié les pères, voire les aïeux ; à l'occasion, des amis attestent des bonnes qualités de la personne recommandée ; enfin, la lettre elle-même nourrit l'amitié de l'auteur et du destinataire ou permet de ranimer une amitié existante. À ce point, on mesure les enjeux alors que la recommandation doit présenter favorablement la personne recommandée : un éloge outré ruinerait non seulement la crédibilité de la lettre, mais encore le lien d'amitié sur lequel elle repose[15].

Bien des lettres, quelle que soit leur nature, furent écrites par des savants qui, s'ils entretinrent une amitié parfois longue et profonde, ne se virent qu'une fois, voire jamais. D'où cette pratique d'envois de portraits qui, en quelque sorte palliaient l'absence de la personne. Des savants placèrent ces images sur les murs de leur étude. Ainsi, Peiresc travaillait entouré des portraits de ses « plus chers amis et hommes illustres », entre autres, Grotius, Saumaise, Pierre Dupuy, Jérôme Bignon, Pinelli, Scaliger[16]. Par ce biais, une sorte de conversation s'instaurait avec les absents et la représentation figurée des amis attestait une communauté amicale de savoir.

De petites configurations d'amis se donnent à voir très concrètement dans des œuvres, et même à leur tête. Lors de la publication d'un ouvrage, des amis de l'auteur donnaient des poèmes qui placés dans les liminaires, célébraient le savant, l'ouvrage, l'amitié. Ainsi, dans les *Familiae romanae* de Patin, sa première grande publication de numismatique (1663), on trouve entre la dédicace et la préface d'une part, l'avis au lecteur de l'autre, une douzaine de textes en prose et en vers écrits en l'honneur du jeune homme par des autorités et des amis, surtout des parisiens et pour bon nombre des médecins[17]. Huit ans plus tard, quand il publia ses *Imperatorum romanorum numismata*, Patin était un savant affirmé, c'était aussi un homme en exil outre-Rhin ; les textes et poèmes publiés dans les liminaires s'en ressentent : ils étaient donnés par quelques grands personnages ainsi que par les nouveaux amis qu'ils s'étaient faits dont le jeune Jacob Spon[18]. Ces écrits de circonstance renvoient à un usage qui semble avoir été fort répandu. Pourtant les historiens de la littérature française ou néo-latine ne s'y sont guère intéressés ; et les

[15] Françoise Waquet, « Éléments pour une histoire de la lettre de recommandation, XVII^{e} siècle », 2010, p. 125-153.
[16] *Ibid*., « Les savants face à leurs portraits, XVII^{e}-XVIII^{e} siècle », 2010, p. 33-42.
[17] Charles Patin, *Familiae romanae in antiquis numismatibus a Urbe condita ad tempora divi Augusti ex bibliotheca Fulvii Ursini… restituit, recognovit, auxit*, 1663, liminaires non pag.
[18] *Ibid.*, *Imperatorum romanorum numismata ex aere mediae et minimae formae decripta et annotata,* 1671, liminaires non pag.

travaux sur le paratexte les ont ignorés. Ces textes, le plus souvent des poèmes, dits *liminaria* ou *adoptiva*, contiennent des félicitations ; ils disent aussi le soutien affectif que des amis apportent au moment toujours difficile de la publication ; de plus, proclamant le talent de l'auteur et la bonté de l'œuvre, ils fonctionnent à l'instar d'une caution et envoient au lecteur un message quasiment publicitaire[19]. Cela est clairement dit par Samuel Sorbière dans l'avis au lecteur de ses *Relations* (1660), juste avant les six poèmes latins donnés par ses amis :

> « Je ne feray pas de difficulté de fayre venir icy sur les rangs quelques uns de mes anciens amis (car les autres attendront bien de paroistre dans un volume de lettres latines) dont les beaux vers rempliront les pages suivantes qui auroient à demeurer vuides. Mais ils ne rempliront pas moins les oreilles des sçavans. Et ces illustres amitiés serviront peut-estre à m'acquérir l'estime des lecteurs dont je ne suis pas connu et qui méritent que je recherche leur approbation[20] ».

Les petites communautés de savoir que l'amitié structure ne se donnent nullement mieux à voir que dans les polémiques, comme il ressort de l'analyse de Simone Mazauric sur la querelle du vide qui, en 1646-1648, opposa plénistes et vacuistes, partisans du plein et partisans du vide. Les seconds qui présentèrent un front scientifique bien plus uni que les premiers étaient aussi des amis, en fait, un véritable « clan » soudé autour de Pascal par des relations d'amitié. Cette amitié était faite de communes origines provinciales et, pour certains d'entre eux, d'un goût partagé pour les sciences et les questions théologiques ainsi que de positions augustiniennes, « jansénistes » ; elle se fondait aussi sur une inimitié commune : le clan des amis de Pascal est aussi celui des adversaires de Descartes. Cette amitié reliant les vacuistes a joué un rôle non négligeable tant en assurant une diffusion remarquable de l'information au sein de la petite communauté qu'en suscitant des réactions de solidarité en faveur de la défense des intérêts de Pascal. Puis, des différences de point de vue ou d'hypothèses quant à la cause du vide, de nouvelles priorités – Pascal se consacrant à son apologie de la religion chrétienne – , le rapprochement de certains avec Descartes modifièrent la configuration initiale. Alors s'imposa la « force de la vérité » dans une querelle qui, à son moment initial, vit l'amitié jouer un rôle majeur, assurant une forte cohésion dans le petit groupe et permettant de mobiliser de

[19] Harm-Jan van Dam, « Taking Occasion by the Forelock: Dutch Poets and Appropriation of Occasional Poems », 2009, p. 118-122.
[20] Samuel Sorbière, « Avis au lecteur », *Relations, lettres et discours… sur diverses matières curieuses*, 1660, non pag.

nombreuses ressources pour tenter de faire pièce à l'un des grands principes de la physique scolastique[21].

L'amitié n'unit pas seulement de petits groupes informels ; elle est à l'œuvre dans des institutions tout officielles, voire à leur principe même. Depuis le 16e siècle, les récits que ces compagnies ont donnés de leur histoire mettent à leur origine des « conversations d'amis », des « réunions d'amis ». Pellisson-Fontanier dans son *Histoire de l'Académie française* (1653) rappelait ce premier temps où un petit groupe de personnes se réunissaient chez Conrart « pour s'entretenir familièrement de toutes choses, d'affaires, de nouvelles, de belles-lettres » avant de le décrire comme un âge d'or :

> « durant lequel avec toute l'innocence et toute la liberté des premiers siècles, sans bruit et sans pompe et sans autres lois que celles de l'amitié, ils goûtaient ensemble tout ce que la société des esprits et la vie raisonnable ont de plus doux et de plus charmant ».

Ce principe amical perdura après l'institutionnalisation de 1635. Les discours de réception se terminent fréquemment par l'éloge de l'académie comme une société d'amis et par le remerciement de la part du nouvel académicien d'être reçu comme un ami par la compagnie[22]. L'histoire des académies provinciales s'est écrite sur un même modèle. Ainsi, l'académie de Nîmes qui reçut ses lettres patentes en 1682 « ne fut d'abord pendant l'espace de trente ans qu'un cercle d'amis qui s'étaient choisis et qui vivaient dans une heureuse union » ; la Société royale des sciences de Montpellier établie en 1700 plaçait son point de départ dans « le zèle de quelques particuliers qu'une liaison d'amitiés et d'études portait à s'assembler fréquemment pour s'entretenir sur les sciences[23] ».

En fait, à suivre toute la chaîne du savoir, c'est le travail intellectuel lui-même qui relèverait de l'amitié : une amitié qui se dit parfois en tête même des œuvres dans la préface ou l'avis au lecteur. L'auteur exprime là sa reconnaissance à ceux qui l'ont aidé au cours de son travail. Les remerciements ne sont pas une invention contemporaine. Ils étaient déjà une pratique assez courante aux 17e-18e siècles et il arrivait même qu'ils soient assez longs. Baillet dans sa *Vie de*

[21] Simone Mazauric, « Les amis de Pascal dans la querelle du vide », 2009, p. 131-145.
[22] Hélène Merlin, « L'amitié entre le même et l'autre ou quand l'hétérogène devient principe constitutif de société », 1999, p. 660-661.
[23] Daniel Roche, *Le Siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, 1978, t. 1, p. 26-27.

Descartes a consacré treize pages à remercier ceux qui lui avaient procuré des lettres du philosophe et autres éléments d'information. Dans l'énumération que des auteurs faisaient de toutes les personnes qui avaient communiqué des documents, aidé matériellement, apporté un appui intellectuel ou moral, il y avait des amis, des « intimes amis[24] ».

La réciprocité des bons offices, la franchise de l'échange, le plaisir du penser ensemble tout au long de la genèse des œuvres ressortent, on ne saurait mieux, de ces quelques lignes tirées des mémoires de Pierre-Daniel Huet.

> « En 1692, écrit-il, j'eus plus de chagrin qu'on ne saurait l'imaginer de la mort de M. Ménage, non seulement mon ami depuis ma jeunesse, mais mon ami le plus intime, le plus cher associé de toutes mes études. Nous en avons donné l'un et l'autre des marques sans équivoque. Longtemps avant que je ne me fixasse à Paris et lorsque, habitant du pays qui m'a vu naître, je n'étais qu'un simple provincial, nous entretenions continuellement un commerce littéraire pendant lequel il me communiqua entre autres et par parties tout son commentaire sur Diogène Laërce. De mon côté, je lui envoyais mon commentaire sur Origène et nous nous prêtions ainsi mutuellement aide et assistance dans la composition de nos ouvrages. Quand j'eus perdu ce juge et ce compagnon de mes études, je ne trouvai plus personne que je pusse consulter sur des points douteux ou à qui je pusse franchement ouvrir mon cœur[25]. »

Une œuvre, peut-être même l'œuvre emblématique des Lumières, offre un exemple parfait de la collaboration féconde d'amis travaillant à un projet commun. Cette œuvre, c'est l'*Encyclopédie*, et la « société de gens de lettres » qui y travailla était largement faite d'amis. Une telle entreprise, en effet, ne pouvait, selon Diderot, être « l'œuvre d'un homme seul » ; elle requerrait une équipe ou, pour le dire dans les termes du temps, « une espèce de ligue philosophique ». Celle-ci fut largement composée d'amis de Diderot ou d'amis de ses amis, et le recrutement procéda par cercles concentriques au gré des rencontres et des relations. Elle fit aussi les frais de brouilles, de conflits et d'inimitiés. Le recrutement ne fut cependant pas aveugle et Diderot privilégia à la relation personnelle la compétence et le dévouement à l'œuvre commune. L'amitié qui eut sa part, une grande part, dans la constitution du collectif encyclopédique, fédéra des hommes qui ne se connaissaient pas tous entre eux et qui devinrent alors au sens le plus fort du mot des « collègues », comme Diderot les définit dans l'article *Encyclopédie* : des hommes qui, « sans se connaître, semblent tous concourir d'amitié à la production d'un ouvrage commun ». Si le recrutement du collectif encyclopédique repose largement sur l'amitié entre personnes, l'ouvrage,

[24] Françoise Waquet, « Les remerciements : mode d'emploi », 2010, p. 55-56.
[25] Pierre-Daniel Huet, *Mémoires*, 1993, p. 146-147.

à son tour, a lié d'amitié des hommes qui ne connaissaient pas entre eux. Donc « point d'œuvre sans amitié, » mais aussi « point d'amitié sans œuvre », selon la belle formule de Muriel Brot. Cette amitié qui à la fois fonde et cimente l'*Encyclopédie* unissait plus que les seuls auteurs ; elle était vouée au bien de tous. Travailler à l'avancement du savoir, divulguer les découvertes scientifiques, communiquer généreusement au lecteur les connaissances, cette volonté d'utilité publique participait d'une philanthropie, d'un amour du genre humain qui est au cœur de la pensée de Diderot[26].

Cette haute expression de l'amitié reprend des principes constitutifs de la République des Lettres[27]. L'histoire même du mot *République des Lettres* et d'abord de son équivalent latin *Respublica literaria* est éloquente. La toute première occurrence qui a été relevée dans une lettre de Francesco Barbaro à la date de 1417 réfère à l'utilité commune des savants, comme il ressort de la lecture littérale de l'expression : *res* signifie l'intérêt, l'utilité, l'avantage, *publicus* veut dire public, commun et appartenant à tous, et les *litterae* ne sont pas au début de l'époque moderne les lettres, la littérature, mais le savoir. Alors que dès le 16^{e} siècle l'expression est courante, la notion d'intérêt commun qui y est inscrite a favorisé, autour de ce qui unissait les savants, l'émergence d'une réalité plus ambitieuse : celle d'un État des savants qui ne sera toutefois défini qu'à l'extrême fin du 17^{e} siècle.

Ce sentiment d'un intérêt commun qui rapproche et unit ceux qui cultivent les *litterae* ne pouvait que favoriser des amitiés. D'autant qu'il s'est trouvé conforté dès l'aube de la « science moderne » par l'économie du nouveau savoir d'inspiration baconienne, fondée sur la collaboration et postulant la mise en commun des talents. En conséquence, le portrait de l'humaniste puis du savant s'est assorti d'un certain nombre de qualités qui, tournant autour de la notion d'*humanitas*, impliquaient la bienveillance, la générosité, le dévouement au bien public ainsi que la *philantropia* qui comporte à la fois ouverture à autrui et compréhension mutuelle. Savoir et amitié sont ainsi liés dans la topique du parfait citoyen de la République des Lettres.

[26] Muriel Brot, « Diderot, l'œuvre de l'amitié », 2009, p. 147-161.
[27] Hans Bots et Françoise Waquet, *La République des Lettres*, 1997.

Tout cela serait bien abstrait si l'on ne rappelait les conditions concrètes de la vie intellectuelle du temps. Dans un monde où les ressources étaient dispersées, la circulation de l'information reposait principalement sur les échanges de personne à personne, directs dans la conversation, indirects par lettres. Les périodiques, rappelons-le, ne sont apparus que dans la seconde moitié du 17e siècle : le premier, *le Journal des savants*, date de 1665. Or, ces journaux, s'ils se multiplièrent dans l'Europe lettrée, furent loin de paraître régulièrement et de recenser tous les livres qui se publiaient ici et là. Encore on estima qu'ils étaient destinés aux demi-savants. Les savants, eux, ne pouvaient s'en satisfaire et c'est aux échanges interpersonnels qu'ils continuèrent à demander leur information, une information qui ne se bornait pas aux seules publications. Il leur importait de savoir tout ce qui passait dans le monde savant, à commencer par les projets, les recherches en cours, des hypothèses, de premiers résultats, sans oublier ces potins qui entrent aussi dans l'économie du savoir. La communication de ces « nouvelles littéraires », comme on les appela alors, dépendait largement de l'échange, de la solidarité entre les personnes. Elle ne pouvait être que facilitée par les relations d'amitié dont on ne mesure que mieux ici le rôle instrumental dans une cause supérieure aux intérêts personnels : l'avancement du savoir.

L'amitié qui est bien présente tout au long de la chaîne du savoir, qui a un rôle fécond dans la production des connaissances, allègue la croyance en une nature collective du savoir. La relation intime entre des personnes, la communauté que crée l'amitié, le penser ensemble par lettre ou dans le face-à-face, les échanges de services et d'idées mettent en cause les notions de mien et de tien. La solidarité des talents nourrit l'œuvre commune, et leur dialogue n'est pas sans reposer, entre autres, sur un lien qui a pour nom amitié. Cette dimension collective et amicale va de pair avec une modalité généreuse. Ainsi, pour faire retour sur un rituel qui a été cité, les remerciements inscrits en tête des livres disent la reconnaissance pour ce qui a été reçu, pour ce qui a été donné. Ils fonctionnent comme des contre-dons ; ils sont le retour pour un don d'information, d'assistance, de soutien. Le don qui a, dans le monde intellectuel comme ailleurs, une fonction sociale et relationnelle non négligeable, joue aussi dans l'économie des connaissances. Il montre qu'il est du savoir qui ne se paie pas, mais se donne. Prendre conscience de l'amitié et de la générosité dans les opérations intellectuelles, c'est reconnaître qu'il est des biens qui circulent gratuitement. Tout ne se vend pas, tout ne s'achète pas ; et le savoir qui se

donne allègue quelque chose d'inestimable, qui n'a pas de prix, qui est, au sens le plus littéral et le plus fort de l'expression, du *hors-de-prix*[28].

Cet ensemble de remarques contraste avec la dominante des recherches sur la société du savoir qui ont presque exclu l'amitié de leurs agendas. L'influence des travaux de Pierre Bourdieu a été ici forte. *Homo academicus*, publié en 1984, est devenu la grille de lecture du monde universitaire et scientifique – un champ où des acteurs s'affrontent pour conquérir, établir et accroître des positions de pouvoir. Cette approche s'est imposée jusque dans l'étude des savoirs : leur institutionnalisation a été analysée en termes de stratégies, de rapports de force, de luttes contre des concurrents[29]. Parallèlement, l'histoire des sciences, sous l'incidence de divers facteurs liés à la conjoncture des années 1970, accomplissait un profond *aggiornamento*, non seulement méthodologique[30], mais aussi idéologique. Une conception idéaliste, généreuse et héroïque de la science a été remplacée ou, du moins, fortement entamée, par une conception cynique, brutale, égoïste. L'étude des conditions de production de la science a amené à mettre l'accent sur le caractère compétitif de la science elle-même ainsi que sur les modes et les formes de la compétition entre individus, entre groupes, entre pays. Dans le même temps, des travaux sur la professionnalisation des activités scientifiques ont souligné le jeu des intérêts particuliers, des privilèges, des monopoles, des exclusions[31]. Au fil de ces recherches nombreuses, le monde scientifique se présente comme un monde fortement compétitif où tous les coups sont bons pour prévaloir. Dans ce monde d'airain, le sentiment d'amitié, quand il apparaît, entre à son tour dans des stratégies de pouvoir.

Par ailleurs, l'amitié a fait les frais, si j'ose écrire, du succès extraordinaire du concept de sociabilité qui, utilisé d'abord à propos des associations volontaires, a été étendu aux formes d'agrégation spontanée, voire à tout type de relation sociale[32]. À s'en tenir aux milieux intellectuels, il en est résulté une bibliographie considérable sur les groupes, institutionnels ou

[28] Marcel Hénaff, *Le Prix de la vérité. Le don, l'argent, la philosophie*, 2002.
[29] Pour un exemple : Timothy Lenoir, *Instituting Science. The Cultural Production of Disciplines*, 1997.
[30] Dominique Pestre, « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques », 1995, p. 487-522.
[31] Voir, dans les actes du colloque *Solomon's House Revisited. The Organization and Institutionalization of Science*, 1990, l'article de David Edge, « Competition in Modern Science » et le commentaire d'Aant Elzinga sur la section « Driving Forces Behind Science : Prizes, Evaluation Systems, Careers », respectivement p. 208-232 et p. 233-248.
[32] Stéphane Van Damme, « La sociabilité intellectuelle. Les usages historiographiques d'une notion », 1998, p. 123-132.

informels, leur identité, leur sociologie, leurs stratégies, leurs modes de fonctionnement, une production aussi abondante que diverse qui a amené une meilleure connaissance de ce monde dans sa dimension sociale ainsi qu'une relecture des rapports multiples entre savoir et pouvoir. L'amitié n'était pas à l'agenda de ces recherches, et elle n'y est guère entrée ; on peut même se demander si, appliqué au monde intellectuel, le concept de sociabilité n'a pas été sans occulter ou diluer ce qui dans des formes du vivre associé relève de l'amitié à proprement parler.

Un libre parcours dans la République des Lettres des 17e-18e siècles, une enquête dans ses pratiques et des usages, révèlent la place qu'y tint l'amitié ; ils invitent, en faisant la somme de ses multiples occurrences, à prendre la mesure de sa fécondité. Il ne s'agit pas pour autant d'embrasser une vision naïve et irénique d'une heureuse harmonie régissant invariablement les échanges dans la sphère intellectuelle ; la République des Lettres, on le sait, fut aussi un univers de conflits où, pour citer Pierre Bayle, les savants exercèrent « le droit du glaive » avec violence et passion ; d'ailleurs, polémiques, querelles et controverses constituent un chapitre nourri de l'*historia literaria*, ce grand récit que la société du savoir écrivit sur elle-même[33]. En n'oubliant ni excès ni dérives, on est plus justement amené à inscrire l'amitié au rang des « passions académiques[34] », des passions qui, dans le monde intellectuel, conjuguent affects, plaisir et savoir.

Françoise Waquet

Bibliographie

[33] Voir Françoise Waquet, « Les polémiques et leurs usages dans la République des Lettres », 2010, p. 49-52, et, de façon générale, Vincent Azoulay et Patrick Boucheron (éds.), *Le Mot qui tue. Violences intellectuelles, de l'Antiquité à nos jours*, 2009.

[34] L'expression est empruntée à Pierre Bourdieu qui a présenté *Homo academicus* comme « un traité des passions académiques » (2002, p. 16), désignant ainsi les passions référant à la recherche du pouvoir et des formes de profit dans le monde universitaire, des passions qui, ajoutons-le, ne produisent ni émotion ni plaisir, même pas celui du pouvoir.

BOTS, Hans et Françoise WAQUET, *La République des Lettres*, Paris-Bruxelles, Belin-De Boeck (Europe et histoire), 1997.

— « Introduction », *L'Album amicorum de Cornelis de Glarges, 1599-1683*, Amsterdam, Holland Univesiteits Pers (Studies van het Institut voor intellectuele betrekkingen Tussen. De Westeuropese Landen in de zeventiende Eeuw), 1975, p. v-xxiii.

BOURDIEU, Pierre, *Homo academicus* [1984], Paris, Éditions du Seuil (Le sens commun), 2002.

BRAY, Bernard, « La louange, exigence de civilité et pratique épistolaire », *XVII^e Siècle*, 1990, vol. XLII, n° 167, p. 135-153.

BROT, Muriel, « Diderot, l'œuvre de l'amitié », dans Jean-Charles DARMON et Françoise WAQUET (éds.), *L'Amitié et les sciences. De Descartes à Lévi-Strauss*, Paris, Hermann, 2010, p. 147-161.

DARMON, Jean-Charles, « Éléments pour une philosophie de l'amitié : questions ouvertes », dans Jean-Charles DARMON et Françoise WAQUET (éds.), *L'Amitié et les sciences. De Descartes à Lévi-Strauss*, Paris, Hermann, 2010, p. 255-271.

DARMON, Jean-Charles et Françoise WAQUET (éds.), *L'Amitié et les sciences. De Descartes à Lévi-Strauss*, Paris, Hermann, 2010.

VAN DAM, Harm-Jan, « Taking Occasion by the Forelock: Dutch Poets and Appropriation of Occasional Poems », dans Yanick MAES, Jan PAPY, Wim VERBAAL (éds.), *Appropriation of Latin. Latinitas Perennis II*, Leiden, Brill (Brill's Studies in Intellectual History), 2009, p. 95-122.

VAN DAMME, Stéphane, « La sociabilité intellectuelle. Les usages historiographiques d'une notion », *Hypothèses 1997. Travaux de l'école doctorale d'histoire de l'université de Paris I-Panthéon Sorbonne*, 1998, p. 123-132.

EDGE, David, « Competition in Modern Science », dans Tore FRÄNGSMYR (éd.), *Solomon's House Revisited. The Organization and Institutionalization of Science,* Canton, Science History Publications & The Nobel Foundation, 1990, p. 208-232.

ELZINGA, Aant, Commentaire sur la section « Driving Forces Behind Science: Prizes, Evaluation Systems, Careers », dans Tore FRÄNGSMYR (éd.), *Solomon's House Revisited. The Organization and Institutionalization of Science,* Canton, Science History Publications & The Nobel Foundation, 1990, 233-248.

HENAFF, Marcel, *Le Prix de la vérité. Le don, l'argent, la philosophie*, Paris, Éditions du Seuil (La couleur des idées), 2002.

HUET, Pierre-Daniel, *Mémoires*, Toulouse, SLC (Collection des rééditions de textes du XVII^{e} siècle), 1993. [C. Nisard (trad.) et P.-J. Salazar (dirs.)].

KRACAUER, Siegfried, « Über die Freundschaft », *Logos. Internationale Zeitschrift für Philosophie der Kultur*, 1917-1918, vol. VII, n° 2, p. 182-208.

Le Mot qui tue. Violences intellectuelles, de l'Antiquité à nos jours, Seyssel, Champ Vallon (Époques), 2009. [V. Azoulay et P. Boucheron (éds.)].

LENOIR, Timothy, *Instituting Science. The Cultural Production of Disciplines*, Stanford, Stanford University Press (Writing Science), 1997.

LILIENTHAL, Michael, *De historia literaria certae cujusdam gentis scribenda consultatio*, Lipsiae et Rostochii, apud Joh. Henr. Russwormium, 1710.

— *De Machiavellismo literario, sive de perversis quorundam in republica literaria inclarescendi artibus dissertatio historico-moralis*, Regiomonti et Lipsiae, sumtibus H. Boye, 1710.

MAZAURIC, Simone, « Les amis de Pascal dans la querelle du vide », dans Jean-Charles DARMON et Françoise WAQUET (éds.), *L'Amitié et les sciences. De Descartes à Lévi-Strauss*, Paris, Hermann, 2010, p. 131-145.

MERLIN, Hélène, « L'amitié entre le même et l'autre ou quand l'hétérogène devient principe constitutif de société », *XVII^e Siècle*, 1999, vol. LI, n° 205, p. 657-679.

PATIN, Charles, *Familiae romanae in antiquis numismatibus a Urbe condita ad tempora divi Augusti ex bibliotheca Fulvii Ursini… restituit, recognovit, auxit*, Parisiis, apud Johannem Du Bray, Petrum Variquet et Robertum de Nininville, 1663.

— *Imperatorum romanorum numismata ex aere mediae et minimae formae descripta et annotata,* Argentinae, apud Simonem Paulli, 1671.

PESTRE, Dominique, « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 1995, vol. L, n° 3, p. 487-522.

ROCHE, Daniel, *Le Siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris, La Haye, Mouton (Civilisations et sociétés), t. 1, 1978.

SALAZAR, Philippe-Joseph, « Huet, Pierre-Daniel », dans Robert ALDRICH et Garry WOTHERSPOON (éds.), *Who's Who in Gay and Lesbian History From Antiquity to World War II*, Londres, Routledge, 2002, p. 259-261.

SCHAPIRA, Nicolas, « Les intermittences de l'amitié dans le *Dictionnaire universel* de Furetière », *Littératures classiques*, 2003, p. 217-224.

SHELFORD, April G., *Transforming the Republic of Letters. Pierre-Daniel Huet and the European Intellectual Life (1650-1720)*, Rochester, University of Rochester Press (Changing Perspectives in Early Modern Europe), 2007.

SLOFSTRA, Bouke, « About Gosuinus Geldorpius, his *Album Amicorum* and his Correspondence », *Lias*, 1995, vol. XXII, n° 1, p. 30-86.

SORBIÈRE, Samuel, *Relations, lettres et discours… sur diverses matières curieuses*, Paris, Robert de Ninville, 1660.

WAQUET, Françoise, « Éléments pour une histoire de la lettre de recommandation, XVII^e^ siècle», *Respublica academica. Rituels universitaires et genres du savoir (XVII^e^-XXI^e^ siècles)*, Paris, PUPS (Collection du Centre Roland Mousnier), 2010, p. 125-153.

— « Les polémiques et leurs usages dans la République des Lettres», *Respublica academica. Rituels universitaires et genres du savoir (XVII^e^-XXI^e^ siècles)*, Paris, PUPS (Collection du Centre Roland Mousnier), 2010, p. 49-52.

— « Les remerciements : mode d'emploi», *Respublica academica. Rituels universitaires et genres du savoir (XVII^e^-XXI^e^ siècles)*, Paris, PUPS (Collection du Centre Roland Mousnier), 2010, p. 55-56.

— « Les savants face à leurs portraits, XVII^e^-XVIII^e^ siècle », *Respublica academica. Rituels universitaires et genres du savoir (XVII^e^-XXI^e^ siècles)*, Paris, PUPS (Collection du Centre Roland Mousnier), 2010, p. 33-42.

— *Le Latin ou l'empire d'un signe, XVI^e^-XX^e^ siècle*, Paris, Albin Michel (Évolution de l'humanité), 1998.

— « Charles Patin et la République des Lettres. Étude d'un réseau intellectuel dans l'Europe du XVII^e^ siècle », *Lias*, 1985, vol. XII, n° 1, p. 115-136.